« Il y a bien des moments de “La solitude des professeurs est infinie”, de Yannick Haenel, que leur énergie et leur drôlerie rendent déjà cultes »

Chronique

Tiphaine Samoyault

Ecrivaine et essayiste

Le feuilleton littéraire de Tiphaine Samoyault, à propos du nouveau roman de Yannick Haenel, inspiré de ses années d’enseignement dans un collège de banlieue parisienne.

Publié le 17 septembre 2026 à 19h00, modifié le 18 septembre 2026 à 13h11

TOM HAUGOMAT

« La solitude des professeurs est infinie », de Yannick Haenel, Gallimard, 316 p., 21,50 €, numérique 15 €.

Croit-on tenir entre ses mains un roman de rentrée (scolaire) qu’il vous échappe aussitôt. Yannick Haenel prend le contre-pied de tout ce qui pourrait faire passer *La solitude des professeurs est infinie* pour une sociologie du métier. On est loin d’*Entre les murs*, de

François Bégaudeau (Gallimard, 2006), ou des *Incasables*, de Rachid Zerrouki (éd. Robert Laffont, 2020), chroniques de la vie ordinaire et souvent difficile dans des classes problématiques de banlieue (la plupart du temps), matière à débats infinis dans les médias sur l'état déplorable de l'éducation nationale, la baisse de niveau, la violence des élèves. Le roman de Yannick Haenel est bien moins un récit scolaire qu'un roman solaire, qui met Rimbaud du côté des professeurs et transforme l'établissement en gigantesque bateau ivre.

On y retrouve Jean Deichel qui, depuis *Introduction à la mort française* (Gallimard, 2001) jusqu'au *Trésorier-payeur* (Gallimard, 2022), est le personnage-narrateur des fictions de l'auteur, jamais tout à fait le même, jamais tout à fait un autre. On y retrouve aussi les principaux traits associés à la figure, l'échappée belle (*« L'évasion, il n'y a que ça de vrai »*), la passion des livres, du rock alternatif (ici Joy Division, PJ Harvey, Cat Power, etc.), le sens de l'aventure, ainsi que quelques motifs récurrents qui rappellent que nous sommes bien chez lui (le renard pâle, les tombes étrusques, le voyage en Italie, *Moby Dick*, le trésorier d'Arras qui s'appelle aussi Georges Bataille, les phrases qui se présentent et qu'il faut attraper, l'Efferalgan…). Tout cela peut se résumer en une formule : *« Le saut dans l'existence ». « Le saut ardent dans le grand secret de vivre. Le saut dans l'élargissement de la vie. C'était ça la vraie chose, c'était le rendez-vous qu'il ne fallait pas rater avec la vie, c'était ça qu'il fallait attendre, et c'est pourquoi j'attendais si passionnément… »* C'est dans ces dispositions que le jeune agrégé rencontre sa première classe au collège Saint-Exupéry de Mantes-la-Jolie (Yvelines). Il a 22 ans.

Un enthousiasme magique

Le désir d'enseigner, de transmettre, la littérature est si puissant qu'il emporte tout sur son passage, la circulation aléatoire du RER, les affres de la vie collective, les avanies administratives, le trac, les agressions, la dépression et surtout l'indifférence. Certaines scènes sont portées par un enthousiasme magique : lorsque le jeune prof fait apprendre par cœur *Le Roi de Thulé*, de Nerval, à sa classe de 6e, ou encore, à la fin, la lecture à voix haute d'un livre de Charlotte Delbo (1913-1985). Les élèves se passent l'exemplaire de main en main, formant ainsi une ronde précaire où transite la parole, jusqu'à la tulipe qui se présente devant les yeux épuisés des déportées. *« Je n'oublierai jamais cette heure de cours, c'est pourquoi je vous la raconte ; en écrivant ce livre, j'ai attendu patiemment d'arriver jusqu'à cette scène : il n'y a pas que du malheur, il y a de l'inoubliable. »* Elle le sera aussi pour nous, ses lectrices et ses lecteurs, comme bien d'autres moments du livre que leur énergie et leur drôlerie rendent déjà cultes : le personnage tournant frénétiquement en rond autour du lac d'Enghien-les-Bains (Val-d'Oise), s'installant dans le fauteuil de l'arbitre au tennis club dont il est le gardien, ses chutes successives, dont celle, à la fois fatale et miraculeuse, qui le conduit, totalement ivre, à s'écraser contre la table des cadeaux de départ, lors de la fête de fin d'année du collège, entraînant avec elle un vase de prix qui se brise.

Cette chute pourrait être une allégorie de la prétendue défaillance des professeurs, de leur absentéisme, de leur renoncement. Mais le livre, écrit longtemps après une expérience de dix-sept années de son auteur dans l'éducation nationale (ramenées à neuf dans le roman), montre bien que la vie de prof est une matière délicate. L'abandon des professeurs, ce n'est pas le leur, à eux qui auraient failli, mais celui de l'institution qui les lâche. Le narrateur l'explique, après l'assassinat de Samuel Paty, en 2020, puis celui de Dominique Bernard, en 2023, il n'a plus pensé qu'à ça : *« Revenir sur ces années 1990 où, à ma mesure, j'avais vécu quelque chose de l'abandon des professeurs. »* Agressés dans leurs classes, ils étaient dénigrés partout à l'extérieur. Ce livre leur redonne une dignité, non en récupérant à son profit les morts, les

violences, les abus, mais en accordant de la valeur à la solitude et à la parole, *« cette parole juste et claire qui s'adresse au cœur de ceux qui n'en attendent rien »*.

Tout cela serait grandiloquent, voire irénique, n'était la balourdise du personnage, qui se trouve des modèles dans le prince Mychkine de *L'Idiot*, de Dostoïevski (1874), ou dans le consul ivre de Malcolm Lowry (*Au-dessous du volcan*, 1949), bref des personnages pas bien équipés pour la vie en société. Il passe son temps à courir inconsidérément en compagnie de *«* [s]*on frère l'angoisse,* [s]*a sœur la joie »*, occupé à entretenir son feu intérieur et à parler aux oiseaux. C'est tout le paradoxe. La transformation de l'école ne peut avoir lieu dans le réel ni advenir par des moyens politiques ; elle arrive ponctuellement par la croyance, la rêverie, la magie et finalement la fuite. On a beau faire, la violence ne disparaît pas dans les collèges, ni le découragement des enseignants chargés d'enrayer son déchaînement. *« Des élèves qui s'ennuient n'attendent pas poliment la fin du cours : ils ne pensent qu'à s'enfuir de la cellule où vous les séquestrez. »* Plutôt que d'être le geôlier ou de se laisser séquestrer à son tour, le professeur fait comme l'élève, il part. L'école, on finit par la quitter un jour, sauf les profs, condamnés à y rester.

Tiphaine Samoyault (Ecrivaine et essayiste)